

Le chasseur abstrait éditeur

CANNIBALES

①



roman de
Patrick Cintas

pour faire suite à

**renseignez-vous
chez Le chasseur abstrait**

Popol-les-Rouflaquettes

ou Salades de cadavres

Les conséquences
maléfiques
de la série **facteur N**
—imaginée par
le vicieux docteur
Zacharias Soriana—
sur le comportement
de ses contemporains

*dont la novélisation
est aussi publiée
par Le chasseur abstrait*

renseignez-vous





Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-344-9
EAN: 9782355543449

ISSN série CANNIBALES: 978-2-35554-337-1

Dépôt légal: novembre 2015

Copyrights:

© 2015 Le chasseur abstrait éditeur

Le facteur *N*

Une série composée de

N – roman formant le noyau. C'est la novélisation complète de la série télévisée *Facteur N*.

Paru chez Le chasseur abstrait.

CANNIBALES – série de courts romans comme satellites de *N*. Ce sont les séries inspirées de *Facteur N* diffusées sur d'autres canaux.

Peuvent être lus séparément.

Déjà paru chez Le chasseur abstrait :

1- Popol-les-Rouflaquettes.

À paraître prochainement :

2- Art. XX & ss.

Et bien d'autres...

Popol-les-Rouflaquettes

roman

Patrick Cintas

Chapitre premier

On peut en parler maintenant. L'eau a coulé sous les ponts. Et je n'ai pas couché dessous.

Je ne dis pas que suis fier de mon grand-père. Il a participé, dit-on, à la conception de mon père et je lui en sais gré, car je suis heureux.

Tout le monde ne l'est pas. Mais c'est ainsi, je suis heureux. Jusqu'au moment redouté où je ne le serai plus, allez savoir pour quelle raison.

Je connais la liste de ces raisons. Je la consulte souvent. J'y trouve même l'inspiration. Mes personnages peuvent me craindre.

Mais mon grand-père n'est pas un de mes personnages. Il a existé avant que je me mette à faire la même chose. Et puis je l'ai connu. J'ai participé à son existence. Cependant, ce n'est pas l'objet de ce récit. S'il s'agissait de sa biographie, même alimentée d'une Légion d'honneur et de quelques autres signes de complicité avec le crime d'État, j'aurais vite fait de sombrer dans la critique et même dans l'activisme le plus vache. Heureusement, il n'en est pas question.

Si jamais quelqu'un de bien intentionné s'avisait de raconter la vie de mon grand-père, il ne serait pas complètement honnête s'il n'y trouvait rien à redire. Mais en aurait-il les moyens ? Pauvre en arguments, il se contenterait de fustiger des pratiques instituées dont mon grand-père a largement profité. Héritage qui me vaut quelques avantages sur lesquels je ne prétends pas moi-même m'appesantir.

Je n'y reviendrai pas.

Ceci dit, le lecteur se doute que quelque secret de famille va être confié à son jugement. Et la question n'est pas encore de savoir si ledit jugement sera de nature esthétique ou morale. Nous n'en sommes pas encore là.

Et puis qui s'agira-t-il de juger ? Mon grand-père ? Ou moi ?

Commençons tout bêtement par ce secret de famille supposé. Et bien vous supposez mal, car personne dans la famille ne le connaît. Et pourtant, il s'agit bien d'un secret. Lequel je détiens. Ne me demandez pas comment maintenant. Patientez encore. Ce récit ne fait que commencer.

Mon grand-père, disons-le maintenant, a assassiné ma grand-mère. Vous savez, celle qui a conçu mon père de façon on ne peut plus certaine. Vous savez aussi, selon ce que je viens de raconter, que cet assassinat ne l'a pas empêché de continuer à servir ses maîtres et à s'en trouver récompensé. Car il ne fut accusé

par personne de ce meurtre inadmissible. Et partant, aucun jugement punitif n'interrompt le cours bien réglé de son existence.

Ma grand-mère disparue, le mot n'est pas trop fort, et après une période parfaitement conforme à ce qu'on est en droit d'attendre d'un chevalier, mon grand-père renoua avec sa réalité quotidienne faite des petites lâchetés et modiques trahisons que le fonctionnaire ordinaire et même zélé concède fièrement pour que le bien commun ne vire pas à la catastrophe révolutionnaire.

Il y eut bien quelques pleurs dans les yeux de mon père, mais la défunte fut remplacée, toujours dans les délais prescrits par les usages, et la cuisine retrouva des airs de fête ainsi que le jardin d'agrément dont les floraisons succédaient aux cures de géométrie classique.

Vous pouvez donc en conclure que ma propre enfance ne fut en aucune manière marquée par cette absence. Et quand je dis absence, je n'exagère rien. Car on ne retrouva jamais le corps. Ce qu'on mit dans le cercueil, c'était un seau de terre creusée dans ce jardin que la marâtre, agréable fée des regards, entretenait comme s'il lui avait toujours appartenu. Qui reboucha le trou ? Je n'en sais rien, faute sans doute de m'en être informé. Et qui le creusa ? Mon père. C'est du moins ce qu'il prétend encore. Mais j'ai espacé mes visites depuis longtemps.

Reste la question de savoir comment je peux moi-même prétendre que mon grand-père fut, et demeurera toujours, l'assassin de ma grand-mère.

Quel témoin obscur m'a donc ouvert les yeux sur cet horrible fait ?

Nous n'eûmes jamais de domestiques. Il y eut bien quelques ouvriers pour restaurer cette fort ancienne demeure construite par un encore plus ancien aïeul. Quelques collatéraux purent jouir d'agréables séjours, mais nous ne recevions pas si souvent. Grand-père logeait à l'étage, où étaient ses appartements. Mon père couchait avec sa femme au rez-de-chaussée. Quant à moi, j'occupais depuis toujours une annexe de la cuisine dans laquelle j'ai vécu mes meilleures aventures en solitaire. D'ailleurs, le fumet du ragoût de veau accompagne toujours mes extases. Je ne saurais m'en passer.

Comme on le voit, ce n'est pas dans cette demeure, que j'occupe aujourd'hui en célibataire, qu'il faut chercher l'origine de ma connaissance des faits. Ma marâtre est morte depuis longtemps, noyée dans la mer en face d'un hôtel où j'ai connu la joie avant de comprendre que c'est tout ce qu'on peut espérer du sexe.

Alors mon grand-père avait-il laissé quelque écrit, comme dans les bons romans ? Point. Il écrivit sans doute, mais ces poèmes ne lui survivent pas. Je me demande d'ailleurs ce que mon père en fait. Ils surgiront peut-être quand

il disparaîtra à son tour. Mais je n'attends rien de ces sortes de prolongements. Je détruirai sans doute tout ce qui reste.

Sans rapporteurs des faits ni écrits testamentaires, où donc ai-je pu me rendre propriétaire d'une telle vérité ?

Certains penseront que tout ce qui suit est le fruit de mon imagination. Ils s'en plaindront ou au contraire se divertiront de me savoir doué d'un esprit inventif. Enfin, d'autres craindront que tout ceci ne finisse dans la plus pitoyable des fantaisies que l'esprit solitaire, et peut-être même abandonné, n'a pas assez redoutée. On sait que l'être seul est plus enclin à la fiction qu'à la trouvaille. Mais qui me soupçonnera d'astuce ? Mon père, peut-être... Et je ne doute pas que vous voulez savoir pourquoi sans plus attendre.

Que de mauvais romans vous me faites !

Je n'y avais même pas pensé avant de m'y mettre. Il a fallu que je raisonne pour vous rencontrer. Hélas pour vous, ces personnages qui en savent plus, ces écrits dont il faut accepter la lettre parce qu'ils sont d'un mort ni ces effets de comédie ne changeront rien au fait que mon grand-père assassina bel et bien ma grand-mère et qu'il ne fut jamais puni ni même soupçonné.

Laissons donc de côté ces astuces éculées et continuons notre récit.

L'amateur de criminologie ne peut se passer, en bon magistrat, d'un mobile à la fois crédible et

aussi peu original que possible. Là encore, je vous prends en défaut de rhétorique. Vous voudriez à tout prix que mon grand-père fût un assassin ordinaire motivé par un objet en tous points conforme à ce que l'expérience décrit depuis si longtemps qu'il n'est plus permis de douter de la pertinence de ce listing. Même la possibilité d'un acte gratuit vous agréée.

Or, ce ne fut pas un acte gratuit. Et s'il ne l'était pas, c'est donc qu'il y eut un mobile. Il est donc temps de passer en revue le catalogue des bons mobiles de meurtre, depuis la jalousie jusqu'à l'envie. C'est ce que font les magistrats. Ils connaissent même cette nomenclature par cœur. Ils vous reluquent le prévenu d'un œil expert et ont vite fait de trouver la coïncidence qui condamne d'avance, sous réserve de faits atténuants, voire aggravants. Routine dont se plaint régulièrement la victime d'erreur judiciaire. Et source de bien des divertissements aristotéliens dont l'écran se fait fort d'être le meilleur emploi possible du point de vue de la rentabilité économique.

Ah ! On est bien loin de moi si on s'imagine que c'est à mon tour de passer à la caisse pour investir intelligemment.

Chapitre deux

Je ne sais pas pourquoi mon grand-père, homme habituellement si ordonné, se mit dans la tête de tuer ma grand-mère. Mais je sais comment il s'y prit.

Vous objecterez qu'un crime de sang sans mobile est aussi dénué de réalité que le chou sans la crème. Certes, mais que voulez-vous que j'y fasse ? Je ne sais pas pourquoi il l'a tuée. Et ne me dites pas que je n'ai pas cherché à le savoir. Il y a des années que j'ai pensé écrire ce récit. Et je les ai consacrées à une enquête méticuleuse. Vous pouvez me croire sur parole. Je n'ai ménagé aucun effort, ni de pensée ni de moyen. Je pourrais en effet vous en faire le topo. Mais à quoi bon ? Cette enquête n'a servi à rien ! Ou plutôt si : elle me sert maintenant à vous dire que je ne sais pas pourquoi mon grand-père... Passons.

Comme je le disais, je connais parfaitement le mode opératoire. Et bien entendu, vous souhaitez savoir comment il se fait que je le connaisse.

Est-ce là le seul fruit mûr de l'enquête que j'ai menée ? Faute d'avoir trouvé le mobile, j'ai mis

la main sur un personnage ou un écrit ou je ne sais quel phénomène qui m'a renseigné sur la manière de tuer que mon grand-père mit à profit pour se débarrasser de ma grand-mère. Notons au passage qu'en agissant ainsi, il m'en a débarrassé aussi. Et je ne manque pas de mobiles. Pourtant, ce n'est pas le sujet de ce récit. Il se pourrait. Et ce serait sans doute très intéressant. Revenons à mon grand-père.

Qu'est-ce qui m'autorise à décrire la méthode qu'il utilisa ? Vous vous attendez à rencontrer un personnage, comme il en surgit fort à propos dans les meilleurs romans policiers. C'est là un défaut de rhétorique, mais l'usager, en bon lecteur, n'y voit pas d'inconvénient. Il juge qu'il faut avancer, sinon à quoi bon perdre son temps à lire des choses qui n'ont plus qu'un lointain rapport avec la réalité ?

Ou bien vous me voyez fouillant les murs et les parquets de la maison familiale et trouvant, au bout d'amères recherches, le document qui témoigne de ce que j'avance à propos de la méthode mise en œuvre par mon grand-père pour me débarrasser de ma grand-mère. Je vous l'ai dit: ceci est une autre histoire et je peux même vous préciser que je n'ai pas l'intention de l'écrire. Je demeurerai à jamais l'auteur d'un seul livre. Et c'est celui-ci. Je n'ai pas d'autres vocations.

Oh ! Bien sûr, j'aurais aimé faire autre chose. Qui souhaite perdre un temps précieux à écrire alors qu'il a mieux à faire pour profiter du temps

qui passe ? Seulement voilà : je n'explique pas cette pratique nouvelle pour moi et je renonce à me la faire expliquer.

Vous pensez bien que, dans cette maison où je vis seul, je n'ai rencontré personne. On vient quelquefois, mais on ne franchit pas la porte aussi facilement que ça. On a beau mettre ses pieds sur le tapis marocain du hall d'entrée, il est rare que j'autorise l'intrus à dépasser le petit salon où je reçois l'importun ou l'invité.

Il m'arrive quelquefois d'inviter. Non pas pour pallier les effets sinistres de la solitude. Je n'ai pas cet espoir. Quatre-vingt-dix pour cent de ces invitations longuement méditées sont purement hygiéniques. Comme je ne fréquente pas les trottoirs, faute de bordels, il m'arrive de glisser la pièce. Je ne le cache pas. Mais toujours dans les limites de ce salon qui constitue l'extrémité de ce que je concède à mes fréquentations. Le sofa est très bien pour ça. Il n'a pas été conçu à cet effet, mais il s'y prête. Les coussins témoignent, si vous en doutez, de ces jeux avec le plaisir. Reste dix pour cent.

Vous calculez bien. Qui peuvent bien être ces dix pour cent d'invités ?

Je ne vous ai pas parlé de mon ami Gallot ? Vous vous imaginez bien que si récit il y a, je n'y suis pas seul. Mes grands-parents n'étant plus de ce monde et mon père attendant de ne plus y être en un lieu que nous ne visiterons pas, je suis seul. Excepté quand je baise, je vous

l'accorde, mais on ne va pas passer les pages en parties fines, n'est-ce pas ? La nature de ce récit en pâtirait. Il faut donc bien que je vous parle de mon ami Gallot.

Dix pour cent, ça compte ! D'autant qu'il s'agit là d'une autre hygiène. Rien à voir avec le système glandulaire mis à l'épreuve par les Quatre-vingt-dix pour cent. Avec Gallot, il n'est pas question de sexe, sauf à en commenter les aventures. Ce dont nous ne nous privons pas. Et sans franchir les limites de ce petit salon jouxtant le hall d'entrée.

Alors que vient faire Gallot dans cette histoire, me direz-vous ?

Quel rapport avec ce que je prétends révéler des particularités de mon grand-père ? Nous manquons d'un mobile, nous ne savons pas d'où je tire ma connaissance du sujet... Sans compter que j'ai n'ai fait l'objet d'aucune révélation par écrit ni par l'intermédiaire d'un personnage surgi de la réalité ou de la fiction, toute fantaisie mise à part.

Comme je le disais, Gallot et moi n'entretenons aucun rapport de nature sexuelle. Les Quatre-vingt-dix pour cent restants sont uniquement constitués de femmes. Voilà réglée la question de mon hypothétique homosexualité. On a tué sa propre grand-mère pour moins que ça.

Gallot me divertit. Le sexe ne me satisfait pas pleinement. Je m'y adonne sans réserve. Je puise même ailleurs pour aller au bout de

mon apparence. Mais ce n'est pas suffisant pour atteindre les cent pour cent.

Je vous sens dubitatif. Cent pour cent, dites-vous, c'est beaucoup. Et c'est beaucoup parce que c'est tout. Or, voit-on qu'un homme, aussi exceptionnel soit-il, atteigne ce sommet sans que cela ne finisse par se savoir ? Et je ne suis pas de ceux-là, je vous l'accorde.

Alors mettons que Gallot représente neuf, voire huit pour cent. Je vous assure que je n'exagère en rien son influence. Il faut un ami pour compléter la femme. Ou les femmes dans mon cas, car je suis un solitaire patenté.

Je ne pourrais me passer de Gallot. Je ne m'imaginer même pas dans cette affreuse situation. Que ferais-je de ces dix pour cent ? Ou huit si vous préférez. Seul dans cette grande maison, je le suis. Mais quand je choisis de l'être. J'occupe même l'ancien appartement de mon grand-père qui le partagea avec ma grand-mère avant qu'il en décide autrement.

Ai-je parlé de mon grand-père à mon ami Gallot qui rêve de devenir chevalier ? Certes, nous en parlons. Mais ne comptez pas sur lui pour apporter de l'eau à votre moulin. Il n'est pas celui qui révèle ce qui manque à votre lecture. Gallot se trouverait mal si vous lui attribuez ce rôle. Je le connais assez pour m'imaginer ce qui se passerait alors. Laissez-le tranquille. Ou je ferai en sorte qu'il vous importune.

Alors pourquoi vous parler de Gallot ?

Qu'il soit mon seul ami serait une bonne raison. En effet, on n'invite pas tous ses amis à participer au récit qu'on s'est mis dans la tête d'écrire. Par contre, un seul est toujours le bienvenu. Il compense l'absence de personnages annexes au crime.

Prévoir ainsi un meurtre où n'apparaissent que le meurtrier et la victime, à l'exclusion de tout autre personnage, même caché derrière une tenture, est à proprement parler un début d'incohérence. Et on sait l'importance de ce phénomène intérieur au moment de juger de la valeur d'un écrit quel qu'il soit.

Et pourtant, ils ne furent que deux. Et pour ne pas être seul, mon grand-père non seulement garda auprès de lui un fils pour lequel il n'éprouvait pas vraiment de l'amour, mais encore il s'accoupla à une parfaite étrangère qui joua inévitablement le rôle du cheveu dans la soupe, du moins du point de vue de mon père. Mais tout ceci est étranger à notre récit.

Mon grand-père se retrouva seul après avoir tué. On ne me sortira pas ça de la tête ! Et Dieu sait si on s'y est employé. Dans le cercueil de ma grand-mère, la terre se sentait étrangère. Je le sens. Je le sentais. Quelle époque nous avons vécue !

Tiens ! Voilà Gallot. À moins que ce soit Ginette. Allez savoir ! La solitude ne m'inspire pas toujours aussi bien que quand je suis avec Gaëlle.

Chapitre trois

Et bien c'était Gisèle. Je vous en sors, des personnages ! Comme les as de la manche. Mais je ne joue pas toujours gagnant. Que de fois je me suis vu contraint d'accepter la défaite ! Mais quel homme s'en passe ? Perdre est un enseignement de première. C'est facile de le dire et puis c'est ordinaire. Tout le monde sait ça. Gagner sert à gagner. On n'apprend rien à gagner, sauf à recommencer presque à coup sûr. Ce « presque » m'enquiquine tous les jours.

Comment ça a marché avec Gisèle ? Comme sur des roulettes. Elle est partie la langue dehors. Je suis sorti du petit salon pour entrer dans le grand où j'ai mes habitudes. Et je me suis mis à écrire. À l'époque, j'écrivais autre chose. Et je m'imaginai que ça pouvait continuer comme ça. Je me voyais même auteur d'une série d'histoires plus extraordinaires les unes que les autres. Je n'avais pas encore pénétré le secret de mon grand-père. Il vivait encore.

Pas vraiment, car il avait des douleurs. Au début, c'étaient des douleurs parfaitement localisées. Et même identifiables avec le secours de la médecine. Puis la douleur est devenue

énigmatique. Elle posait des questions, la chienne ! Et pas moyen d'y répondre. Le toubib n'en revenait pas. Il n'est d'ailleurs jamais revenu, suite à une conversation animée.

Mon grand-père renonça à se soigner. Il ne recherchait que l'apaisement. Mon père, déjà grand puisqu'il m'avait et que maman n'était plus là pour me le dire, s'est lancé dans le trafic de plantes rares. Il s'est fait pincé au bout de quelques années. Quand il est revenu de prison, il avait changé, mais je ne savais pas en quoi. Grand-père non plus ne savait pas.

Il souffrait tellement depuis que mon père était en prison qu'il m'avait comme qui dirait négligé. J'étudiais moins, quoi. J'étais devenu un mauvais élève dans toutes les matières, y compris celles qu'on inventait rien que pour moi. Ça me rappelait vaguement les efforts de maman. Rien ne se serait passé si elle avait été là, mais c'est une autre histoire. Grand-mère était déjà morte puisqu'elle a disparu bien avant que maman nous donne un rendez-vous mensuel sur sa tombe.

Aujourd'hui, c'est une fois l'an. En dehors des rituels républicains en accord avec les religions. Je la visite aux beaux jours. C'est sur mon passage. J'emmène Gisèle ou Gaëlle, ou une autre. Et je dépense ainsi mes économies.

L'ennui, c'est qu'il faut passer la nuit à M* où est enterrée ma maman. À cause du train ou de la SNCF, je ne sais plus. On dort chez Marcel,

mon cousin par alliance. Il me plaint toute la soirée et quand enfin il s'endort devant la cheminée, on monte et on s'endort nous aussi. Je n'ai jamais aimé crier de plaisir à M*. Je vous raconterai.

J'étais donc dans le grand salon, à l'étage. Mon grand-père aussi y avait ses habitudes. Des habitudes sans doute différentes des miennes. Je ne vois pas pourquoi je lui ressemblerais à ce point. Les femmes que je fréquente sont tellement différentes de Grand-mère !

Gisèle remonta. Elle n'était pas tout à fait descendue. Je vous parle de l'escalier qui descend dans la rue. Un double escalier, mais je n'utilise que le côté droit. Gisèle s'en fout. Elle dit : « Si je remonte la rue [elle veut dire à gauche de la maison] je prends à gauche. » Mais en principe elle redescend la rue, car elle habite à la prochaine, encore à gauche, à deux pas du jardin public où j'emmène chier mon chien.

« Dis donc, Polo [c'est mon petit nom], t'aurais pas vu Antoine ? »

Sur le coup, je ne savais pas que je connaissais Antoine. J'en ai connu un en Afrique, mais il est mort depuis des lunes. Et d'ailleurs il ne s'appelait pas Antoine. N'allez pas croire que je cherche à vous compliquer ! Le fait est qu'il se faisait appeler Antoine, mais que j'ignorais comment il s'appelait en réalité. Je parle là de la réalité de l'État civil, pas de celle qui nous occupe ici.

Comme je faisais la moue [c'est marrant après avoir fait l'amour, mais un peu facile, non ?], Gisèle a haussé les épaules et elle est redescendue. Pourtant, elle s'est arrêtée au pied de l'escalier.

« Tu l'as vraiment pas vu ? Je m'inquiète... »

Je ne m'inquiétais pas, moi. C'était la première fois que j'entendais parler d'Antoine, à part celui qui s'appelait autrement. On n'était plus en Afrique ah ! ça non ! J'y avais passé du bon temps. Avec Antoine et avec d'autres. J'avais même appris à tuer. Ce qui ne veut pas dire que j'ai tué. Ne concluons pas trop vite.

« Et tu t'inquiètes pourquoi ? » demandai-je.

J'avais l'air de comprendre, j'en suis sûr car elle me répondit que je n'avais pas à m'en faire, elle s'occupait de tout. Bon. Je refermai la porte, traversai le hall, puis le petit salon, et au moment où je m'apprête à monter à l'étage pour penser à autre chose, un oiseau vient se fracasser contre une vitre. Je sors.

L'oiseau est groggy. Je ne sais même pas ce que c'est comme oiseau. Il respire. Les plumes se soulèvent nerveusement. Il cherche plutôt sa respiration. Je n'ose y toucher. Il vient peut-être de Chine, on ne sait jamais avec les oiseaux. Qui c'est, cet Antoine ?

Mais cette fois je n'ai pas entendu de voix. C'est déjà ça. L'oiseau pépie, comme tous les oiseaux. Je pépie aussi, histoire de montrer mon dévouement sans toucher à rien. La dernière fois que

j'ai voulu me montrer indispensable, j'ai gaffé. Enfin, parler de gaffe quand quelqu'un en est mort est une façon de parler pour ne rien dire. Je parlerai plus tard.

L'oiseau secoua une aile, ce qui m'encouragea à le pousser du pied. Il ne saignait pas. Moi, j'avais saigné. Le même carreau, mais on l'a changé depuis. La terre a absorbé ce souvenir, comme elle se charge toujours de la mémoire qui hante ces murs.

En y pensant maintenant [maintenant que l'oiseau reprend ses esprits], je me souviens d'un autre Antoine. Lequel ne peut en aucun cas être celui qu'a évoqué Gaëlle. Ou Gisèle, je ne sais plus. Qui habite en bas de la rue, en prenant à gauche ?

C'était un Antoine pas comme les autres. Je sais bien pourquoi je dis ça. Je peux comparer. Oh ! il ne savait rien. Comment aurait-il su ? Il connaissait grand-père depuis toujours. Il devait en savoir des choses ! Et j'aurais, à cette époque, tout donné pour pénétrer autre chose que le cul de cet incorrigible blagueur.

Antoine badinait surtout avec Grand-mère. Elle n'était pas, comme Grand-père, d'extraction honorable. Elle avait connu pire. Son rire relevait de l'orgasme. Et quand elle avait fini de rire, elle paraissait aussi tranquille que je le suis moi-même quand j'ai bien joui de mes facultés.

On ne pouvait pas être plus facétieux qu'Antoine. Grand-père aussi appréciait ce rare

talent. Il riait moins que Grand-mère, sans doute parce que l'idée du crime grandissait en lui. J'ai bien connu cette sensation. Je ne saurais la décrire. Mais je sais à quel point on finit par en avoir un besoin impératif.

Aussi, quand l'oiseau retrouva ses ailes, si je puis dire, il s'envola. Je le suivis jusqu'au bout du jardin. Puis il monta assez haut pour franchir le mur. C'est un mur de briques rouges, quelquefois noires. De petites fougères y croissent. Le corbeau aussi croasse, mais n'est-ce pas un peu facile de se livrer à ce genre de plaisanterie quand on écrit un livre qui doit être le seul ?

Je demeurai un long moment à contempler le ciel. L'oiseau s'y était perdu. Enfin, de mon point de vue. J'ai toujours eu les pieds sur terre. On s'en rendra compte.

Mais de quel Antoine Giselle avait-elle parlé ? Il ne pouvait s'agir ni de l'un ni de l'autre. Gisèle n'avait pas connu ce temps-là. Il s'en faudrait de beaucoup. Elle a l'âge que j'avais quand j'ai perdu ma virginité. Et quand je parle de virginité, je ne mâche pas mes mots. Il s'agissait d'une véritable jeune fille.

[...]

Table des matières

Chapitre premier	7
Chapitre deux	13
Chapitre trois	19
Chapitre quatre	25
Chapitre cinq	31
Chapitre six	39
Chapitre sept	47
Chapitre huit	53
Chapitre neuf	61
Chapitre dix	69
Chapitre onze	77
Chapitre douze	83
Chapitre treize	91
Chapitre quatorze	101
Chapitre quinze	109
Chapitre seize	115
Chapitre dix-sept	123
Chapitre dix-huit	129
Chapitre dix-neuf	137
Chapitre vingt	141
Chapitre vingt-et-un	147
Chapitre vingt-deux les flics !	151

du même auteur chez *Le chasseur abstrait éditeur*:

un choix de titres:

- Gor Ur - Le Gorille Urinant - les 8 premiers épisodes - roman
- Cahiers de la RAL,M - N° 5 - La Vieja - revue
- Chasseur abstrait - roman
- Cosmogonies - essai
- Dix mille milliards de cités pour rien - roman
- Gisèle - théâtre
- Mon siège de Robbe-Grillet - essai
- Cancionero español - poésie
- N - roman

l'œuvre intégrale ici:

<http://www.amazon.fr/-/e/B00FV0TICK>



Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-344-9
EAN : 9782355543449

ISSN série CANNIBALES : 978-2-3554-337-1

Dépôt légal : novembre 2015

La série télévisée *FACTEUR N* a mal tourné.

Mais elle n'est pour rien dans le désordre guerrier et politique qui a mis fin à son incroyable succès.

Le Monde est plus compliqué que ça.

Tellement compliqué que nos héros vont se retrouver dans la fosse aux lions. Entre l'expérience vécue et les séquelles de la fiction, il n'est pas facile de distinguer le vrai du faux.

Mais la satire y gagne...

N (roman paru chez Le chasseur abstrait) est le noyau d'une série romanesque. Autour de ce volume gravitent d'autres histoires de cannibalisme social.

En effet, la série télévisée dont l'histoire est racontée dans *N* aura des conséquences sur le comportement des contemporains de ses auteurs.

Ce sont ces nouveaux épisodes qui constituent les satellites de ce noyau en fusion. A suivre...

1

Popol-Les-Rouflaquettes

Popol, dernier rejeton de la famille, vit seul dans sa grande maison reçue en héritage. Le passé familial, dont il est la dernière victime, pèse sur ses épaules et sa... conscience. Manger de l'homme est une affaire de famille. Et on s'y fait, constate Popol...

Déjà paru dans la série

Voir en première page intérieure.

18 €

lechasseurabstrait.com

